

«Ce qui fait l'équilibre profond de la vie»

Pour le botaniste lorrain Jean-Marie Pelt, l'évolution de l'univers et de la vie doit davantage à la coopération qu'à l'adversité. Il expose cette théorie du «principe d'associativité» dans *Le Monde a-t-il un sens?*



Botaniste, ethnopharmacologue, vulgarisateur scientifique, Jean-Marie Pelt publiait au printemps dernier *Le Monde a-t-il un sens?* en compagnie de Pierre Rahbi. À 81 ans, ce pionnier de l'écologie continue inlassablement à militer pour l'environnement, un combat débuté «avant Jésus-Christ», plaisante-t-il. Au-delà de son engagement scientifique, le discours de Jean-Marie Pelt est résolument humaniste. Rencontre avec un sage et un inébranlable optimiste.

Entretien avec notre rédacteur en chef, Fabien Grasser

Le Monde a-t-il un sens? raconte l'épopée de l'univers, du big bang à l'homme. Vous affirmez que cette évolution est le fruit du "principe d'associativité". De quoi s'agit-il?

C'est une idée que j'ai développée en réfléchissant à la question de l'évolution depuis que j'étais étudiant. Mon patron universitaire avait été l'élève de Teilhard de Chardin, grand théoricien de l'évolution. L'idée du principe d'associativité est que des éléments simples peuvent s'associer. Ils s'associent par deux, ou davantage, pour donner des éléments plus complexes. Jusque-là, cela tombe un peu sous le sens. Mais ce qui est important, c'est que cette association crée l'émergence de propriétés nouvelles. Ce qu'illustre la célèbre phrase de Pascal: "Le tout est plus que la somme des parties." Ce principe a joué pendant toute l'histoire de l'univers connu, depuis le big bang, c'est-à-dire depuis le premier milliardième de milliardième de seconde après le point T. C'est un phénomène qui a été constant, présent à chaque étape de l'évolution par la sélection naturelle, si on veut parler comme Darwin.

Cela semble pourtant contraire aux théories de Darwin?

On a fait de Darwin l'homme de la loi de la jungle, mais ce n'était pas tout à fait ça parce que, dans la nature, il n'y a pas que de l'agressivité et de la compétition. Il y a aussi de la coopération. Je l'ai déjà montré dans plusieurs livres et c'est une manière de remettre à l'endroit des choses qui ont été trop souvent mises à l'envers.

Cette interprétation de Darwin dérive-t-elle de l'actuelle vision compétitive du monde?

Darwin a bien arrangé les philosophes du XIX^e siècle. Les marxistes y ont trouvé le modèle de la lutte des classes, tandis que les libéraux celui de la concurrence parfaite, où on tue le concurrent. Ça a gauchi tout le système social, le faisant reposer sur la compétition.

Comment est reçue votre théorie par la communauté scientifique?

C'est une idée nouvelle que j'ai développée. Le principe mérite d'être pris en considération, de faire l'objet d'une réflexion. Venant du monde scientifique, je n'ai pas eu de critiques ou, pour parler clair, personne ne m'est rentré dans le chou. Il faut dire que, scientifiquement, c'est bien étayé. Ce sont des faits précis. Les faits sont difficiles à contester, on peut à la rigueur aller contre l'interprétation.

Vous n'avez jamais caché votre foi chrétienne et l'une des choses qui vous distinguent d'une large part de la communauté scientifique est votre croyance à un dessein divin derrière la création?

C'est ce qu'on peut penser, c'est ce que je pense moi. Mais on est autorisé à penser qu'il n'y en a pas. Moi, j'en vois un puisque, sans vouloir faire un mauvais jeu de mots, je l'ai dessiné

dans mon livre. Le dessin, ce sont ces étapes progressives que je décris et qui me font penser qu'il y a une direction.

Qui ne serait donc pas due au hasard?

Non, même si le hasard a joué un rôle important. Là où je me sépare de beaucoup de biologistes, c'est que je pense qu'il n'y a pas que le hasard.

Tout en étant scientifique, votre démonstration est très accessible au profane. Tout votre parcours est marqué par une volonté de transmission, de vulgarisation. Est-ce une nécessité pour vous?

Je pense que notre société est fatiguée. Mon ami Pierre Rahbi pense qu'on fait de l'acharnement thérapeutique pour sauver ce qu'on n'a pas pu sauver jusqu'à présent. Il faut s'adresser au grand public et non à une élite car il est important de travailler au basculement, qui arrivera tôt ou tard, vers une économie moins destructrice de la nature et plus respectueuse de l'avenir de nos enfants.

Vous êtes optimiste sur ce point?

Je suis écologiste depuis soixante ans et ce que je vois aujourd'hui, c'est qu'il y a beaucoup d'initiatives positives partout. Il y a six ans, j'ai publié un livre qui s'appelle *C'est vert et ça marche*. J'y racontais de belles initiatives à caractère écologique. Aujourd'hui, je ne pourrais plus faire ce livre parce que des initiatives de ce type, il y en a maintenant des milliers, portées par des ONG, des associations, des collectivités territoriales, des entreprises. On constate une évolution importante ces dix dernières années, même si le vieux système se défend farouchement.

L'écologie occupe une place croissante dans le discours politique. Pensez-vous que c'est sincère?

J'ai assisté il y a quinze jours à une conférence de Michel Rocard (NDLR: Premier ministre français de 1988 à 1991). Il disait que le discours politique est totalement décredibilisé. Selon lui, le discours glisse bien, est bien charpenté mais il ne convainc personne. Et il a ajouté: "Les gens ont compris que le pouvoir n'est pas entre les mains du politique, il est entre les mains des grands financiers, des multinationales et des rédacteurs en chef du 20 heures." C'est très vrai, même s'il ne faut pas agoniser les politiques. En France, par exemple, les verts essayent de faire bouger le Parti socialiste... laborieusement. Ça bouge un peu, mais pas très fort. Il y a aussi François Hollande qui aimerait réussir la conférence sur le climat en 2015. Ce serait une étoile à accrocher à sa couronne qui en manque fâcheusement.

Les freins restent donc nombreux?

Oui, ça ne va pas assez vite et pas d'une manière unanime. Les clivages sont encore forts. Sur ce terrain, les oppositions entre droite et gauche devraient disparaître car on est dans le bien commun. N'importe qui comprend que la détérioration de la qualité de l'environnement touche aussi bien l'homme de droite que celui de gauche.

Le sommet sur le climat qui vient de se tenir au Pérou a une nouvelle fois révélé l'opposition entre pays riches, partisans de la réduction des gaz à effet de serre, et les pays pauvres ou émergents, tenants du droit au développement. Comment sortir de ce dilemme?

Il faut que les riches mettent la

Jean-Marie Pelt à son domicile d'Altroff, petit village mosellan situé à quelques kilomètres du Luxembourg. Il constate une prise de conscience écologique croissante, «même si le vieux système se défend farouchement».